

Voici le texte annoncé en annexe et publié à l'époque : "L'autre rive perdue".

Les sables démêlent leur poussière de la nuit : le jour va redire le jour. Mais quelle crainte effarouche mon regard attentif aux ténèbres qui fuient ? L'aube soudain saigne à l'orient, éclabousse le pays brûlé. O désolation !

Mon palais ne connaît que des saveurs amères  
mon chagrin est impérissable.

Sidi Dahar, au-dessus d'un ravin sans eau, vivait hier encore. De la vie que tressent les gestes familiers, le tapage des troupeaux à la source, la langueur des heures chaudes, l'ombre du lantani, les accords menus des flûtes, la vie sans histoire des jours rustiques. Des hommes et des bêtes habitaient le douar chauffant au soleil ses gourbis de laine ; aujourd'hui cendres fumantes. Au crépuscule dernier, les avions sont passés : spectacle de mort.

Les chiens ne hurlent plus qui protégeaient les femmes  
mon chagrin est impérissable.

Les bêtes éventrées ont des chairs violettes où s'acharnent les mouches. Une poule sans tête court au hasard, croise une main aux cinq doigts de braise, une main tendue de lumière terreuse. Sur des cailloux brûlants, une charogne qui doucement pourrit, semble quelque viande préparée pour un dieu d'horreur. Des femmes, le sein déchiré, des enfants cassés comme des jouets, entrecroisent leurs corps mordus par le fer et le feu et leurs visages, autres démesurées, se gonflent des mille vies de la vermine. Une puanteur violente vaporise leur dernier sommeil. Morts aussi des vieillards, enfants d'une autre vie. De l'eau verte sourd des cadavres.

Le sang noircit les paupières ocrées des femmes  
mon chagrin est impérissable.

Sous des branchages dont la résine grésille encore, des loques accablées suent et meurent avec patience ; déjà les lèvres géranium sourient la fin d'une misère. L'œil étonné fixe les cendres qui fument : amis, parents y reposent, êtres de cendre à membres de cendre, à cœur de cendre, à quel sourire de cendre que la balle brutale a surpris et brûlé !... Des crânes éclatent comme châtaignes dans l'âtre.

Comment la Pensée a-t-elle pu, ô détresse,  
reposséder de sa foudre notre ciel ?...  
mon chagrin est impérissable.

Un soleil revenant cuit les chaudrons noirs et près des piments verts sur la natte d'osier, boule de neige roussie, un chiot geint, esseulé. Maître de cette terre à jamais ravagée, maître de sèves incendiées, d'ombres ensevelies, maître de la poussière, maître du chaos ! Mon cœur s'emplit d'une tristesse insondable. L'ombre

ombre au poing fermé du jour  
ombre coulée d'une cloche funèbre  
ombre de sang rouillé  
ombre rosée de suie  
ombre violon  
ombre violée  
ombre violette

ombre timide comme une vérité première  
ombre silence aux tétons de la terre  
ombre broussaille aux mille cils  
ombre seigle pétri de nuit  
ombre buée sur la vie qui finit  
ombre balance  
ombre berceau  
ombre tombeau

ombre aux ventouses noires  
ombre tissée de tous les cris  
ombre racines que tortillent les vers  
ombre faucille  
ombre mot *Fin* au pays éteint

l'OMBRE !  
l'ombre

Je n'entendrai plus les frêles égrènements des flûtes ni les bêlements près de l'eau ni les cris des bergers dont la joie est rauque. La mort qui frappe au carreau, qui frappe au cœur, a pris les dernières voix, a eu le dernier mot ; crime inutile, raison intelligente !

Les coqs de la colère tournent dans ma tête  
mon chagrin est impérissable.

Comment, aux pieds de cette fillette blessée à mort, qui refuse ma soupe et prie pour son chevreau, ne pas douter de la bonté des hommes ? La douleur est un rabot cruel qui me quarre le cœur et dans la chair de mon cœur les mots se croisent

comme crucifix ou grilles d'enfer  
et je ne saurais que mal parler de l'Homme  
mon chagrin est impérissable.

Les oiseaux dépeceurs tournent en rond dans le ciel ; à l'affût sur la falaise, le chacal guette. M'en aller... Quitter cette rive perdue vers quel Nord à retrouver ?

Du ciel couleur de larme, les orages gris de septembre tombent sur les cendres.

Aïn Bou Driès, 15 septembre 1956.